HAL
open science

Les identités d'Isabelle Eberhardt ou la quête de l'unité en terre coloniale

Pascale Pellerin

To cite this version:

Pascale Pellerin. Les identités d'Isabelle Eberhardt ou la quête de l'unité en terre coloniale. Albrecht Burkardt. Identités dissimulées : le voyage anonyme dans les sociétés anciennes et modernes, Presses universitaires de Limoges, pp.357-366, 2020, Histoire, 978-2-84287-804-7. hal-02974464

HAL Id: hal-02974464

https://hal.science/hal-02974464v1

Submitted on 21 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les identités d'Isabelle Eberhardt ou la quête de l'unité en terre coloniale.

Isabelle Eberhardt va poursuivre durant sa courte existence la quête d'une pureté à travers l'Islam. On va découvrir chez elle une obsession de la race métissée et de la dégénérescence. Sa vie fut celle d'une voyageuse. Arrivée en Algérie à l'aube du vingtième siècle, convertie à l'islam, elle se déguise en homme musulman pour découvrir la population indigène. Devenue journaliste et Si Mahmoud, tantôt turc, tantôt tunisien, elle découvre le monde colonial, ses duretés et ses injustices.
Cette expérience de l'altérité, Isabelle Eberhardt la justifie pleinement. Elle comporte un nombre non négligeable de contradictions et d'ambiguïtés que cette étude se propose d'explorer.
A l'égard du colonialisme français dont elle déplore les excès tout en défendant la présence française meilleure que la colonisation ottomane. Elle condamne la triste comédie bureaucratique qu'elle observe quotidiennement mais sert de guide au colonel Lyautey pour la colonisation du Maroc et devient son amie.
Elle tient également des positions contradictoires à l'égard de son féminisme dont elle refuse de faire un engagement politique puisqu'elle dénonce le féminisme verbal des journaux. C'est pourtant l'ordre patriarcal qui l'a contrainte en partie à se déguiser en homme.
Mais encore plus fondamentalement, la bâtardise d'Isabelle Eberhardt, né d'un père russe qui ne la pas reconnue et d'une mère juive qui a dissimulé ses origines, lui fait poursuivre la quête d'une pureté à travers l'Islam. Il y a chez elle une hantise de la dégénérescence et de la race métissée qu'elle souhaite dépasser par la colonisation. Ses multiples identités expliquent en partie ses positions souvent contradictoires.

La vie d'Isabelle Eberhardt qui fut très courte car elle meurt à 27 ans en 1904. Elle est née à Genève en 1877 d'une mère allemande juive, Nathalie Eberhardt, et probablement d'un père russe Alexandre Trophimowsky qui ne l'a pas reconnue, ses parents n'étant pas mariés. Sa mère était également la fille naturelle d'une demoiselle Eberhardt et avait caché à son époux, un général russe ses origines juives et sa bâtardise. Ses origines vont marquer profondément Isabelle Eberhardt. Sa mère s'enfuit avec le précepteur de ses trois enfants, le père d'Isabelle, un érudit polyglotte qui parle l'allemand, le turc et l'arabe. Sa mère retrouve son mari dont elle a un quatrième enfant, Augustin qui comptera beaucoup dans la vie d'Isabelle Eberhardt. Le mari de sa mère meurt en 1873. Isabelle naît quatre ans plus tard et grandit dans une villa de Genève auprès d'un père anarchiste, ami de Bakounine. Il lui apprend l'arabe, le turc, l'italien, l'allemand et le russe et lui fait découvrir de nombreux auteurs. Il lui prodigue une éducation libertaire qui n'admet pas de distinction entre les sexes. Isabelle s'habille en garçon. La tyrannie de son père est difficile à supporter mais elle ne s'y oppose pas et suit en cela l'exemple de sa mère, douce et soumise. La villa accueille un grand nombre de réfugiés politiques ou d'opposants au régime tsariste et même des membres du mouvement jeunes Turcs[1] en lutte contre le sultan Abdülhamid. Son premier contact avec l'Algérie a été la fuite de son demi-frère Augustin. Engagé dans la Légion étrangère, il lui envoie des lettres de Sidi-Bel Abbès.

Isabelle Eberhardt commence à entretenir une correspondance avec un juif égyptien, connu sous le nom d'Abou Naddara proche de Djamal el Din el Afghani, l'un des instigateurs du nationalisme égyptien et adepte des idées de la renaissance arabe, la Nahda. Elle lui fait part de son projet de voyager dans les pays arabes. Et elle utilise deux pseudonymes, Nicolas Podolinsky et Isabelle de Moerder, le nom du mari de sa mère. Sa correspondance révèle déjà son jeu avec des identités multiples. Ses nombreux pseudonymes, Nadia, Myriam, Nicolas, sont certes « signe d'un désordre de l'identité mais ils ont aussi une manière d'anonymat, et par là, une liberté »[2] .

Isabelle Eberhardt a peu publié de son vivant. Il y eut quelques nouvelles, des articles pour la *Dépêche algérienne* et l'*Akhbar* mais la majorité de ses textes sont parus après sa mort, retrouvés dans sa maison détruite par une crue de l'oued d'Aïn Sefra. Les pages éparpillées de son œuvre ont été publiés par Victor Barrucand, directeur de l'Akbar qui a réécrit un grand nombre de ses textes pour rendre hommage à son amie.

---

[1] Le mouvement Jeunes Turcs naît en juillet 1889 au sein de l'Ecole de médecine militaire d'Istanbul. Les étudiants réclament le rétablissement de la constitution ottomane de 1876 supprimée par le sultan Abdülhamid II en 1878. Ils prennent le pouvoir au cours de la première guerre mondiale.
[2] Voir Isabelle Eberhardt, *Lettres et journaliers*, présentation et commentaires par Eglal Errera, Actes sud, 1987, p. 45.

De plus en plus attirée par l'islam et le Maghreb, elle quitte Genève avec sa mère en 1897 et s'installe à Annaba, anciennement Bône. Elle se convertit à l'islam et sa couvre d'un burnous. Elle signe sa première nouvelle, *Yasmina* du nom de Mahmoud Saadi, un pseudonyme qu'elle gardera jusqu'à la fin de sa vie. Elle revendique une totale liberté. .

Isabelle Eberhardt décide de vivre à la manière algérienne et de s'habiller en homme algérien pour pouvoir fréquenter des milieux réservés aux hommes. Sa sympathie envers les indigènes musulmans ne fait aucun doute[3] mais elle défend cependant la présence française en Algérie. Se trouvant à Tunis en 1899, la *Revue blanche*[4] à laquelle collabore Victor Barrucand[5], lui commande un récit de sa vie en terre d'Islam. Barrucand, membre de la Ligue des droits de l'homme fut envoyé en Algérie en 1900 pour tenter de contrecarrer la propagande antisémite qui gagnait une partie des colons. C'est eux ans plus tard qu'il rencontre Isabelle Eberhardt qui devient sa principale collaboratrice au journal *Akhbar* considéré comme arabophile, premier journal bilingue publié sur le territoire algérien. Victor Barrucand et Isabelle Eberhardt dénoncèrent les injustices dont étaient victimes les indigènes et le sentiment anti-arabe qui se développait chez les colons. Lors de son voyage dans le Sahara en juillet 1899, Isabelle Eberhardt se fait passer pour un jeune Arabe citadin Si Mahmoud qui désire s'initier aux pratiques maraboutiques des Arabes du désert. Son travail de journaliste nécessite une bonne connaissance des mœurs indigènes. C'est la raison pour laquelle elle prend aussi parfois des distances avec les représentants de l'armée française[6]. Son activité l'amène pourtant parfois à collaborer avec l'administration coloniale. A l'automne 1899, elle se joint à une caravane chargée de collecter les impôts arabes. Elle endosse l'identité de Mahmoud Saadi, un petit Turc évadé d'un collège de France. Isabelle Eberhardt affirme à de nombreuses reprises sa passion pour l'islam :

« Oui, personne n'a su comprendre que dans cette poitrine […] bat un cœur généreux […] maintenant empli encore d'une infinie pitié pour tout ce qui souffre injustement, pour tout ce qui est faible et opprimé … un cœur fier et inflexible qui s'est volontairement donné tout entier à une cause aimée… , à cette cause islamique pour laquelle je voudrais tant verser un jour ce sang ardent qui bouillonne dans mes veines »[7].

Isabelle se décrit « nomade et sans autre patrie que l'Islam ».

De retour en Europe à l'automne 1899, elle retourne en Algérie en août 1900. C'est là qu'elle rencontre Slimène, un spahi indigène qui va devenir son amant et son mari. Bien que sensible au sort des colonisés, elle soutient la présence de la France en Algérie. Elle envisage d'acquérir un terrain en Algérie pour y faire du maraîchage. Victime d'une tentative d'assassinat par un membre d'une confrérie opposée à la sienne, Isabelle, suspectée de fomenter des troubles parmi les tribus indigènes doit repartir en France. Entretemps elle envoie une lettre à la *Dépêche algérienne*[8] pour relater l'agression dont elle a été victime et se justifier. Dans les deux lettres qu'elle envoie à la *Dépêche algérienne* en 1901 et celle à la *Petite Gironde*[9] insérée en avril 1903, elle se défend de toute menée antifrançaise. Après le procès de son agresseur condamné à dix ans de travaux forcés, un arrête d'expulsion frappe Isabelle Eberhardt et, de nationalité russe, elle est dans l'obligation de quitter le territoire algérien. Elle appartenait à la confrérie des Qadriya soupçonnée de jouer un jeu trouble avec les autorités coloniales et de semer le désordre chez les musulmans par le port du vêtement masculin. Ses liens avec les milieux anarchistes et sa liaison avec un Arménien exilé politique de Genève jouent également en sa défaveur.

Isabelle Eberhardt doit donc se justifier de toutes ces accusations auprès de la presse. Dans sa deuxième lettre à la *Dépêche algérienne* du 7 juin 1901, elle écrit : « Je n'ai jamais joué ni cherché à jouer aucun rôle politique ou religieux. ». Puis elle ajoute plus loin : « Je ne suis pas une politicienne, je ne suis l'agent d'aucun parti, car, pour moi, ils ont tous également tort de se démener comme ils le font »[10].

---

[3] Voir à ce sujet Kheira Belkacem, « Traces et jalons anticolonialistes dans l'œuvre de la passionnée d'islam », *Revue des langues vivantes de l'université d'Oran*, N° 1, 1979.
[4] La *Revue blanche* (1889-1903) de sensibilité anarchiste, apporta son soutien à Dreyfus.
[5] Sur Victor Barrucand, voir Christine Drouot, Olivier Vergniot « Victor Barrucand, un indésirable à Alger », Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, n° 37, 1984, p. 31-36.
[6] Isabelle Eberhardt, *Lettres et journaliers*, op.cit, p. 82.
[7] Op.cit, p. 126.
[8] Journal paru entre 1885 et 1946.
[9] Quotidien libéral du sud-ouest fondé en 1872.
[10] Isabelle Eberhardt, op.cit, p. 226.

Ayant appris l'arrête d'expulsion à son encontre, elle proteste énergiquement : « Jamais je n'ai participé ni eu connaissance d'aucune action antifrançaise, soit dans le Sahara, soit dans le Tell. […] J'ai toujours et partout parlé aux indigènes en faveur de la France qui est ma mère adoptive »[11].

Victor Barrucand qui a publié et réécrit de nombreux textes d'Isabelle Eberhardt, sa collaboratrice, a tenu lui aussi à rappeler la fidélité de sa collègue à la France. Dans les notes sur la vie et les œuvres d'Isabelle Eberhardt qui suivent *Dans l'ombre chaude de l'islam*, il reproduit ce texte d'Isabelle envoyé au journal *La petite Gironde*, qui l'avait violemment mise en cause pour son rôle « d'ardente propagandiste parmi les Arabes, leur prêchant une sorte de socialisme humanitaire qui ne cachait pas son animosité contre la France »[12].

Elle répond dans une lettre que *La petite Gironde* reproduit le 27 avril 1903 :

« Je n'ai jamais joué aucun rôle politique, me bornant à celui de journaliste. […] Je n'ai jamais fait aucune propagande parmi les indigènes. […] Partout, toutes les fois que j'en ai eu l'occasion, je me suis attachée à donner à mes amis indigènes des idées justes et raisonnables et à leur expliquer que, pour eux, la domination française est bien préférable à celle des Turcs et à toute autre »[13].

Si dans ses textes à la presse, dans lesquels elle cherche à expliquer son comportement, il ne faut pas s'étonner du ton bienveillant d'Isabelle Eberhardt à l'égard de la France, ses lettres personnelles, celle à son amant Slimène ne laissent aucun doute sur ses sentiments pro-français. Ce qu'elle recherche plus précisément, c'est une sorte de fusion entre la présence française et les indigènes, la construction d'un nouveau peuple où le courage des colons rencontrerait la virilité et la ténacité des nomades du désert. Son rêve de patrie arabe intègre et nécessite l'élément colonial. Exhortant son amant à préparer un examen de secrétaire-interprète, elle lui désigne un modèle à suivre : se faire une situation d'officier pour se venger de l'administration des Bureaux arabes : « Je veux qu'ayant désormais à vivre parmi des officiers, tu puisses leur montrer qu'étant arabe et vrai musulman, tu es plus instruit qu'eux ».

Plus loin elle ajoute :

« Songe qu'en travaillant pour le but que je te trace là tu travailles pour tous tes frères arabes, pour tous nos frères musulmans. Tu donneras à messieurs les Français arabophobes et dédaigneux l'exemple d'un Arabe, qui, ayant commencé comme celui de spahi de deuxième classe, se sera élevé à un rang envié et estimé par son intelligence et son travail. S'il y avait beaucoup d'Arabes comme cela en Algérie, les Français seraient obligés de changer d'avis au sujet des « bicots ». C'est comme cela qu'il faut servir l'Islam et la patrie arabe, et non en fomentant des révoltes inutiles, sanglantes, servant seulement d'armes aux ennemis de tout ce qui est arabe et en décourageant les Français honnêtes qui veulent du bien à nos frères »[14].

Isabelle et Slimène ont une mission à remplir : « Chacun de nous a un devoir sacré en ce monde. Le tien, le mien, celui de tous les musulmans est de travailler bravement, infatigablement à nous réhabiliter devant l'Occident, à nous imposer par notre intelligence et notre savoir »[15].

Le nous employé par Isabelle Eberhardt souligne à la fois son identification au peuple indigène et rappelle aussi qu'avant son mariage avec Slimène, elle reste russe. L'Algérie reste pourtant à ses yeux une terre de conquête et elle rêve d'un « empire européen d'Afrique […], d'un sang des races nouvelles »[16] même si elle reconnaît qu'une transposition durable de civilisation n'est pas possible.

C'est en 1902 qu'elle fait la rencontre de Robert Randau[17], pseudonyme de Robert Arnaud, administrateur adjoint de la commune mixte de Ténès. Or Robert Randau est aussi un romancier prolixe et principal fondateur du courant littéraire connu sous le nom d'algérianisme et un défenseur de la présence française en Algérie, dénonçant les risques de métissage des races et peu suspect de sympathie à l'égard des indigènes.

---

[11] Op.cit, p. 234.
[12] Op.cit, p. 304.
[13] Op.cit, p. 307.
[14] Op.cit, p. 252.
[15] Op.cit, p. 253.
[16] Isabelle Eberhardt et Victor Barrucand, Paris, Charpentier et Fasquelle, *Dans l'ombre chaude de l'islam*, 1921, p. 186.
[17] Voir Robert Randau, *Isabelle Eberhardt, notes et souvenirs*, Alger, Charlot, 1945.

S'étant marié à Slimène, à Marseille, Isabelle suit son mari qui a obtenu un poste dans la commune de Ténès. Elle est alors, avec Victor Barrucand, victime d'une campagne de calomnie particulièrement virulente menée par le parti colon. Mise en cause par le journal l'*Union républicaine* dirigée par un ennemi de Victor Barrucand, Isabelle Eberhardt porte plainte et obtient gain de cause. Peu de temps après, à l'automne 1903, elle rencontre le général Lyautey dont elle va devenir l'amie alors qu'elle effectue un reportage pour l'Akhbar sur le combat qui a opposé les soldats français aux rebelles algériens conduits par Bou-Amana dans le Sud-oranais. Isabelle Eberhardt exprime sa joie de se rendre auprès des blessés d'El Moungar décrivant ces soldats de la Légion « très sympathiques, ces pauvres diables qui ont souffert et failli mourir pour des affaires qui ne sont pas les leurs »[18]. Pour elle, les rebelles algériens sont des pillards, des bandits ou des voleurs. Elle s'interroge peu sur le bien-fondé de la colonisation et l'expression de sa joie est étrange au milieu des blessés dont elle rapporte les témoignages. Son métier de journaliste-reporter nécessite un minimum de sécurité que lui procure le soutien de Lyautey. Elle se fait alors l'apôtre de la politique française coloniale en s'illusionnant sur les bienfaits de la mission civilisatrice. Lyautey, en accord avec Victor Barrucand lui confie une autre mission, gagner la bienveillance, ou du moins la neutralité du marabout Sidi Brahim pour pénétrer plus avant dans les terres marocaines. Elle devient un agent direct de la colonisation et se réjouit de la rencontre des marabouts Zianiya réputés pour leurs sentiments favorables à la France : « Ce sont des gens paisibles et humains qui saluent une puissance de justice »[19].

Si les contradictions d'Isabelle Eberhardt sont palpables quand à ses sentiments envers les injustices de la colonisation, ses revendications de femme libre ne le sont pas moins. Elevée par un père tyrannique mais se revendiquant de l'anarchisme, elle revendique à de multiples reprises sa liberté de femme dans un monde dominé par les hommes. Dans sa préface à *Notes de route*, Victor Barrucand rapporte ces propos d'Isabelle Eberhardt :

« Les femmes n'ont pas encore admis que le bonheur résidât dans la liberté, car elles étaient naturellement portées à comprendre ce que peut être la responsabilité. […] Je voulais que pour moi, la liberté ne fût pas un vain mot, et je l'ai prise toute entière. […] Un jour cependant, je devais goûter la saveur de l'obéissance et la volupté de la soumission »[20].

Elle dénonce l'institution du mariage comme un esclavage moderne et l'envers de la sensualité :

« Ignoblement, bêtement, on lie la vie de la jeune fille avec un mari, personnalité ridicule finalement. A lui appartient la virginité matérielle de la femme. Puis, le plus souvent avec dégoût, elle doit passer sa vie auprès de lui, subir le « devoir conjugal »[21].

Dès son enfance, Isabelle Eberhardt s'est habillée en garçon et cette identité de Si Mahmoud ne constitue pas une rupture avec sa culture d'origine. Mais son travestissement est devenu indispensable pour mener à bien son travail de reporter-journaliste dans une culture dominée par la séparation des sexes qu'elle n'a de cesse de dénoncer :

« Sous un costume correct de jeune fille européenne, je n'aurais jamais rien vu, le monde eût été fermé pour moi, car la vie extérieure semble avoir été faite pour l'homme et non pour la femme »[22].

Elle revendique clairement son féminisme non comme un discours partisan mais comme l'expression de son être social et intime sans engagement militant qu'elle récuse :

« Quand la femme deviendra la camarade de l'homme, quand elle cessera d'être un joujou, elle commencera une autre existence. […] Il paraît qu'une autre génération s'annonce et que certaines jeunes filles savent parler autrement qu'avec leurs yeux, sans tomber pour cela dans le bavardage de la conférence et des revendications sociales. […] La femme, elle, sera tout ce qu'on voudra, mais il ne m'est pas démontré que les hommes soient

[18] Isabelle Eberhardt, *Lettres et journaliers*, op.cit, p. 319.
[19] Ibid p. 380.
[20] Isabelle Eberhardt, *Notes de route : Maroc, Algérie, Tunisie*, publiées avec une préface par Victor Barrucand, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1908, p. 2.
[21] Isabelle Eberhardt, *Lettres et journaliers*, op.cit, p. 243.
[22] Isabelle Eberhardt, *Dans l'ombre chaude de l'islam*, op.cit, p. 254.

désireux de la modifier autrement que dans les limites de la mode. Une esclave ou une idole – voilà ce qu'ils peuvent aimer – jamais une égale »[23].

Isabelle Eberhardt dédaigne « le féminisme verbal des journaux »[24] et le bavardage de la capitale où la soi-disante émancipation des femmes ne peut convenir à la conversation codée et hiérarchique des salons. L'irréductible individualisme d'Isabelle Eberhardt la rend rebelle à tout embrigadement.

Ses réflexions sur l'amour s'intègrent également dans sa quête de liberté mais fourmillent de contradictions palpables. Alors qu'elle a affirmé être l'égale de son mari, son amie et son camarade, elle écrit peu de temps après que les relations amoureuses relèvent de l'esclavage et non de la liberté. Tout attachement constitue une dépendance, un arrachement à soi, à son identité. Or cette identité, Isabelle Eberhardt ne cesse de la brouiller, de la dissimuler. Elle exprime souvent son besoin de se déprendre d'elle-même, de partir à la conquête d'elle-même à travers ses anonymats et ses travestissements. Pour être libre, elle a besoin de se défaire de ses origines occidentales :

« Tout amour d'un seul, charnel ou fraternel, est un esclavage, un effacement plus ou moins profond de sa personnalité. […] L'amour le plus décevant et le plus pernicieux me semble être surtout la tendance occidentale vers l'âme-sœur. La belle flamme d'Orient n'a rien de commun avec l'égalité et la fraternité des sexes. Le musulman peut aimer une esclave et l'esclave peut aimer son maître. Cette constatation d'ordre naturel renverse bien des systèmes »[25].

Alors qu'elle revendique une émancipation des femmes et dénonce leur asservissement, Isabelle Eberhardt est fascinée par la virilité arabe. Dans sa quête d'Orient se profile le désir d'une pureté qu'elle semble découvrir dans l'islam, la race arabe et les paysages du désert. Un an après son arrivée en Algérie, elle évoque « cette belle langue arabe, sonore et virile »[26]. En voyage dans le sud algérien, elle remarque la beauté des jardins arabes qu'elle oppose aux « jardins à alignements symétriques, sans imprévu et sans charme, […] piteux à côté des splendides jardins arabes, plantés au hasard d'une fantaisie toute proche de la nature et riche comme elle »[27]. Lors de son voyage en Tunisie, elle décrit les « citadins efféminés de Tunis et de Sousse, qui n'ont plus rien de la majesté âpre de la vie arabe née pour le rêve et la guerre »[28]. Ce qu'elle rejette avant tout, c'est la foule bruyante des villes et le métissage. Ce qui explique sa passion pour le désert et la solitude : « Ici, loin des grandes villes du tell, point de ces êtres hideux, produits bâtards de la dégénérescence et d'une race métissée que sont les rôdeurs, les marchands ambulants, les portefaix, le peuple crasseux et ignoble des Ouled-el-Blassa »[29].

Ses origines nobles par sa mère, russe d'origine allemande, rejaillissent dans ses carnets intimes. Ce n'est pas tant le peuple qu'elle rejette que la populace. Lors de son séjour à Marseille, elle dénonce « le vulgaire, non seulement le vulgaire populacier qui nous entoure mais même celui qui se pique d'intelligence et de développement, hait tout ce qui se ne se plie pas devant ses exigences et ses lois stupides et arbitraires ! Comme la plèbe s'irrite quand elle voit surgir un être – une femme surtout – qui veut être lui-même et ne pas lui ressembler ! »[30] Son déguisement lui permet de passer partout inaperçue et de pouvoir observer à sa guise mais constitue également un moyen d'échapper à cette foule qui l'emprisonne :

« Chez moi, la haine des démêles avec la foule est innée, et je revêts ces oripeaux pour ne point avoir affaire à elle »[31].

De retour à Alger, elle se fait une joie d'être loin « de l'ignoble Marseille, avec ses laideurs, sa bêtise, sa grossièreté et sa saleté morale et matérielle »[32]. Le triptyque, foule, bruit et bêtise revient comme un leitmotiv dans ses carnets. Alger est gâtée elle aussi par une « foule bêtement bruyante où l'élément arabe est

[23] Ibid, p. 109.
[24] Ibid, p. 110.
[25] Ibid, p. 193.
[26] Isabelle Eberhardt, *Lettres et journaliers*, op.cit, p. 63.
[27] Isabelle Eberhardt, *Notes de route*, op.cit, p. 287.
[28] Isabelle Eberhardt, *Lettres et journaliers*, op.cit, p. 95.
[29] Ibid, p. 90.
[30] Ibid, p. 259.
[31] Ibid, p. 260.
[32] Ibid, p. 276.

représenté presque uniquement par les affreux kabyles en « costumes roumis »[33]. Le mélange des styles vestimentaires répugne à Isabelle Eberhardt. Elle qualifie les villes cosmopolites de corrompues[34]. Elle en vient à dénoncer une certaine civilisation européenne :

« Ah, sale, malfaisante et imbécile civilisation ! Pourquoi l'a-t-on apportée et inoculée ici ? Non, pas la civilisation du goût, de l'art, de la pensée, celle de l'élite européenne, mais celle, odieuse là-bas, effrayante, des grouillements infâmes d'en dessous ! » [35]

A l'opposé de la plèbe formée par des petits colons et d'indigènes qui ont perdu leur identité arabe on trouve les Arabes du désert et les « conquérants qui viendront avec des rêves nouveaux de puissance et de liberté »[36]. Si elle méprise les administrateurs coloniaux, elle admire le courage et la beauté des légionnaires[37]. Ce qui explique ses positions contrastées sur la colonisation. Elle rêve d'une fusion entre les peuples du nord et les Arabes eux aussi conquérants.

Comme un grand nombre de voyageurs qui choisissent le Maghreb ou le Moyen-Orient pour destination, Isabelle Eberhardt choisit le costume musulman. Mais son statut de femme célibataire, cas unique à cette époque de voyageuse et de reporter, nous entraîne au-delà du simple déguisement. Bien que ce travestissement ne soit pas nouveau dans l'existence courte d'Isabelle Eberhardt, il obéit à des nécessités professionnelles. C'est grâce à son travestissement qu'elle peut servir de guide au général Lyautey dans ses inspections des terres marocaines, en vue de leur conquête. Isabelle Eberhardt peut observer les sociétés musulmanes de l'intérieur. Ce qui ne l'empêche pas de vivre pleinement son expérience de l'altérité. Elle reste cependant fière de ses origines aristocratiques russes car écrit-elle, « la vie russe ne vulgarise pas l'âme de l'Oriental, tandis que l'influence française donne des avortons … »[38] Son rêve de fusion entre l'aristocratie européenne et la race guerrière arabe qui la fascine constitue une recherche obsessionnelle de la pureté et de la liberté loin du vulgaire populacier et de la bourgeoisie commerçante. Les identités complexes et contradictoires d'Isabelle Eberhardt sont révélées non seulement à travers son comportement et ses déguisements mais se reflètent tout autant dans les jugements qu'elle porte sur la relation amoureuse, sur le statut des femmes, des colons et des colonisés et son rejet d'un occident corrupteur facteur de dégénérescence et de métissage.

Pascale Pellerin
CNRS IRHIM.

[33] Ibid, p. 278.
[34] Isabelle Eberhardt, *Notes de route*, op.cit, p. 286.
[35] Isabelle Eberhardt, *Lettres et journaliers*, op.cit, p. 279.
[36] Isabelle Eberhardt, *Dans l'ombre chaude de l'islam*, op.cit, p. 186.
[37] Isabelle Eberhardt, *Notes de route*, op.cit, p. 135.
[38] Isabelle Eberhardt, *Lettres et journaliers*, p. 148.